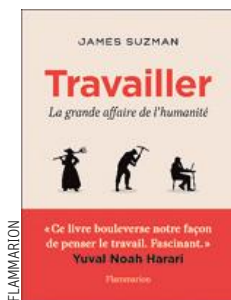


Le livre



“Travailler. La grande affaire de l’humanité”

À quoi passe-t-on le plus clair de notre temps ? Le livre de James Suzman retrace l’histoire de notre rapport au travail depuis les premières formes de vie sur Terre jusqu’aux “bullshit jobs”.

Sorti le 15 septembre chez Flammarion, 480 pp., 23,90 euros.

“La plupart du travail que l’on fait faire aux gens est inutile”

Entretien Anne Lebessi

Combien d’entre nous passent plus de temps avec leurs collègues qu’avec leur famille ? Et à quel point le travail détermine-t-il nos existences, nos valeurs et notre avenir ? L’anthropologue britannique James Suzman explore ce que le travail fait de nous, et ce que nous avons fait de lui.

Dans un dîner, une des premières questions que l’on posera à son voisin pour faire connaissance sera probablement “que faites-vous dans la vie ?” Sous-entendu : comme profession. Votre histoire du travail nous apprend qu’il n’en a pas toujours été ainsi...

Historiquement, cette idée de nous définir, de nous identifier à notre travail est quelque chose qui n’est apparu qu’avec la naissance des villes. Avec l’émergence des premiers grands États agricoles (qui, grâce à la production de davantage de nourriture qu’il n’en fallait consommer sur le moment et à la possibilité d’en stocker pour plus tard ont permis à une grande partie de la population de s’occuper autrement que du souci de trouver de la nourriture, NdLR), on a vu apparaître cette différenciation entre les occupations des gens. À la campagne, la première chose que les gens se demandaient, traditionnellement, lorsqu’ils se rencontraient, c’est “d’où viens-tu ?” ou “qui est ton père ?”... Car tout le monde faisait plus ou moins le même genre de travail, à la campagne. Tout le monde s’occupait de faire pousser de la nourriture, de se battre contre les loups, ou Dieu sait quoi d’autre. Mais dès que les gens ont été dans les villes, on a vu éclore

de nouvelles professions. Et les gens ont commencé à s’organiser autour des différents types de métiers qu’ils pratiquaient. Le travail est donc devenu, dans la vie urbaine, un intermédiaire pour se créer une communauté. Pour beaucoup de monde, les villes sont les endroits où l’on se sent le plus seul au monde... Pour cette raison, on essaie de se créer une communauté là où on peut la trouver.

Ce qui est étrange, c’est que, parallèlement à cette forte identification à son travail, le dernier rapport Gallup sur la relation au travail dans le monde révèle que la majorité des employés trouvent leur travail insatisfaisant ou inintéressant.

Si on demande à la plupart des gens s’ils aiment ce qu’ils font au boulot, ils lèveront les yeux au ciel. Leur travail n’est soit pas gratifiant, soit pas vraiment intéressant. Après avoir été quinze ans dans le désert du Kalahari, j’ai travaillé sept ans dans une entreprise et ce que j’en ai tiré de positif, ce sont des amitiés. Le patron nous avait dit un jour : “vous vous rendez bien compte que vous allez passer plus de temps avec moi et vos collègues qu’avec un quelconque membre de votre famille” et il avait raison. Pour la plupart des gens qui ont un travail insatisfaisant, c’est cela qui leur plaît, ce sentiment d’appartenance. Lorsque quelqu’un gagne à la loterie mais continue de travailler, il le fait principalement car il veut continuer à se sentir part d’une communauté.

Une autre idée, de laquelle nous avons du mal à nous détacher, est que si on travaille dur, on recevra forcément une récompense proportionnée sous forme de

réussite sociale ou d’argent. Dans votre livre, vous nous mettez sous le nez le fait que ce n’est majoritairement plus le cas !

En Occident, surtout, nous avons cette idée culturelle qui dit que la paresse est mauvaise, et qu’il y a un rapport direct entre le fait de travailler dur et les récompenses desquelles on pourra profiter ensuite dans la vie – ou même, pour certains, au Paradis. C’est encore plus prégnant dans des États comme les États-Unis, avec le rêve américain : cette idée que l’on peut devenir qui on veut à partir du moment où on est prêt à y travailler d’arrache-pied. Mais la réalité, c’est que ce n’est plus possible. C’est une idée qui date de lorsque nous étions tous fermiers. Dans le monde agricole, ceux qui travaillaient le plus, qui paraient le mieux à toutes sortes d’imprévus (moississures, loups, intempéries) avaient davantage de chances de réussir. Aujourd’hui, c’est le capital qui apporte du capital. Depuis l’industrialisation, depuis qu’on externalise la plupart du travail pénible aux machines, ce sont ces dernières qui génèrent de la valeur, plus la main-d’œuvre humaine ; et les propriétaires de ces machines en tirent profit. C’est pourquoi on voit aujourd’hui une économie étrange où certaines personnes assises dans un bureau gagnent en un an ce que 10 000 personnes gagnent en travaillant péniblement dans un entrepôt Amazon. Le travail humain pèse beaucoup moins dans la balance. Maintenant, les meilleures chances de succès dans le futur, c’est combien d’argent on a à la naissance et combien d’argent nos parents sont prêts à investir en nous. Or, on entend encore souvent des histoires de chance, de gens qui ont travaillé dur et réalisé leur rêve. Mais c’est tellement plus compliqué que ce que cela n’a pu l’être par le passé. Et ce n’est plus une vérité fondamentale dans notre société.



Dr. James Suzman
Anthropologue, auteur